Devant le château de la Baronnière, en Maine-et-Loire, où sa famille française éloignée l'a invité. Le 7 juillet.

À peine naturalisé, le père de Boris Johnson arrive en France le jour de la démission de son fils

GOODBYE BoJo, BIENVENUE STANLEY

Avec lui, le « non sense », cet humour « so british » fondé sur l'absurde, confine à l'art de vivre. En 2019, au moment où son Premier ministre de fils concluait l'accord post-Brexit, cet ancien haut fonctionnaire européen, écologiste convaincu et blagueur impénitent, annonçait demander la nationalité française. Officiellement pour honorer les racines héritées de sa grand-mère Marie-Louise… Après avoir avalé les couleuvres servies par cet aîné qui lui ressemble tant, Stanley Johnson, 81 ans, est prêt à dévorer les grenouilles du pays qu'il s'est choisi.

PHOTO **BAPTISTE GIROUDON** / REPORTAGE **CAROLINE FONTAINE**

Après des scandales à répétition et plus de 60 démissions dans son camp, Boris Johnson renonce au poste de Premier ministre. Dans la cour du 10 Downing Street, le 7 juillet.

À 500 kilomètres de Londres, tout juste arrivé à l'aéroport de Nantes, Stanley Johnson écoute son fils expliquer qu'il est « triste d'abandonner le meilleur job du monde ».

Stanley Johnson
« C'était affreux. Une véritable chasse. Avec Boris dans le rôle du cerf »

De notre envoyée spéciale en Maine-et-Loire
Caroline Fontaine

« Il paraît que Boris a fait une déclaration ? » s'inquiète Stanley Johnson. Ce jeudi 7 juillet, le père du Premier ministre britannique atterrit sur le sol français à l'exact moment où, devant le 10 Downing Street, son fils annonce qu'il quitte ses fonctions à la tête du Parti conservateur. Le téléphone crépite sans interruption. Des demandes d'entretien de journalistes du monde entier. « Je vais leur dire que je suis dans la France profonde et que ça ne capte pas », déclare-t-il dans une langue de Molière mâtinée d'un fort accent shakespearien. Poète à ses heures perdues, auteur prolifique, infatigable défenseur de l'environnement, décoré de nombreux prix pour ses engagements, Stanley Johnson a, le 22 juin dernier, reçu du consul général de France à Londres sa déclaration de citoyenneté française : « Mon nouveau passeport a perdu sa virginité le jour même où mon fils aîné, principal promoteur du Brexit, assure qu'il démissionne. C'est assez ironique ! »

Que fait donc, ce 7 juillet à l'aéroport de Nantes, le papa du moins francophile des Premiers ministres de Sa Majesté ? Il est en route pour rencontrer des cousins français dont jusqu'à peu il ignorait l'existence… Anne du Boucheron s'est découvert un aïeul commun avec les Johnson, le baron Jean-Joseph Arnous Rivière, qui, en 1801, a fait l'acquisition du château de la Baronnière dans le Maine-et-Loire. Alors elle a écrit au 10 Downing Street, et c'est Stanley en personne qui lui a répondu en français. « Je peux vous assurer que Boris lui-même – et tous et toutes les Johnson – restent tout à fait pro-européens. En tout état de cause, nous cherchons à garder les liens très étroits et précieux entre nos pays et nos familles ! » Au terme d'une petite heure de route – « Regardez ce magnifique paysage » –, le château est enfin en vue. La maîtresse des lieux l'attend sur le perron. « Vous avez un air de ma mère », la complimente Stanley. Émus, ils s'embrassent. Accroché dans l'escalier d'honneur, le portrait du fameux baron dont le fils aîné, Jules-Armand, a donné naissance à la branche d'Anne et dont le cadet, William, à celle de Stanley. « Eux sont extravagants, très différents de nous. Ils ont voyagé partout, se sont mélangés. Nous, nous sommes la branche officielle, celle qui a gardé le titre de baron, les sérieux, les pas marrants », assure Anne dont la vivacité et la bonne humeur tranchent avec ce tableau familial plutôt morose. N'a-t-elle pas avec son frère joué le château à pile ou face ? Stanley improvise un discours : « Messieurs, Mesdames, je dois dire que, pour moi, ce n'est pas un choc, c'est une surprise formidable. Cela montre que j'avais raison de revendiquer la nationalité française. Mais je ne savais pas que ça venait avec un petit paquet de cousins ! »

Devant ses cousins aristos, Stanley entonne « La Marseillaise »

On sort les vieux albums, on se confie quelques secrets. Stanley découvre cette famille attachée à son histoire, celle des Chouans. Il apprend que la cour carrée abrite un puits dans lequel ont été jetés 67 révolutionnaires, « le puits des Républicains ». Et ne résiste pas au plaisir d'une anecdote : « En me donnant mon certificat de nationalité, le consul général m'a dit : "Il vous faut désormais apprendre 'La Marseillaise'." Je lui ai répondu : "Monsieur Bazard, assemblez votre équipe." » Et devant le personnel, il a entonné ce chant révolutionnaire, autrefois banni par ses ancêtres français et qu'il ne peut s'empêcher de reprendre à nouveau devant ces cousins.

À son tour, maintenant, de dérouler sa généalogie. S'il a demandé sa nouvelle nationalité, dit-il, c'est officiellement « par amour de l'Europe et de la France », et de cela on ne peut douter. Mais probablement aussi pour voyager dans l'Union sans restriction, faire du buzz – ce qu'il aime [SUITE PAGE 68]

1. Père et fils au début des années 1970, alors que Stanley Johnson s'apprête à embrasser une carrière de haut fonctionnaire européen.

2. Cinquante ans plus tard, devant le 10 Downing Street.

visiblement – et, qui sait, peut-être un peu… emmerder son fils aîné. Drôle de relation que celle qui unit le père et le fils. Même tignasse ébouriffée, même look d'écolier malicieux, même sens de la repartie, même plaisir à faire le pitre, même vivacité et même ambition. Ils se ressemblent tant que, pendant longtemps, on les confondait souvent. Pourtant, sur l'essentiel, tout les oppose. Stanley Johnson est, de son propre aveu, «la personne qui, en Grande-Bretagne, a passé le plus de temps sur les questions européennes». En 1973, le pays vient d'intégrer l'Union – à l'époque, on dit la CEE – et Stanley débarque à Bruxelles dans le premier contingent des eurocrates britanniques. Il annonce alors à sa femme: «Nos enfants pourront aller à l'École européenne et devenir de bons petits européens».* Boris, l'aîné des quatre, a 8 ans. Jusqu'en 1990, son père sera tour à tour haut fonctionnaire (chef de la division pour la prévention des pollutions et nuisances), député européen instigateur du traité de Maastricht et enfin conseiller à l'environnement. C'est dire si l'Europe est inscrite dans l'histoire familiale. Et quelle histoire!

Les racines des Johnson s'étendent de l'Allemagne avec une ancêtre fille illégitime du prince Paul-Charles de Wurtemberg (ce qui fait d'eux des lointains cousins de la reine d'Angleterre) jusqu'à la Turquie où Ali Kemal, le grand-père paternel de Stanley, était ministre de l'Intérieur du dernier vizir de l'Empire ottoman. Mais la partie qui nous intéresse ici est celle qui se déroule en France. Au début du XXe siècle, Marie-Louise de Pfeffel, la grand-mère de Stanley, et Yvonne, sa sœur, sont championnes de tennis et de ping-pong sous le maillot bleu-blanc-rouge. Yvonne gagne à deux reprises en double mixte ce qui deviendra Roland-Garros. Marie-Louise épouse un Anglais et traverse la Manche. Pour préserver le souvenir des origines françaises, Boris portera en troisième prénom «de Pfeffel». «J'aurais dû mettre von Pfeffel, mais c'était allemand… J'ai francisé avec un "de".» Stanley Johnson se marre en ajoutant cette autre explication plus prosaïque: «Ma mère avait un magnifique service en argent, 64 pièces, orné du nom de Pfeffel. Elle nous a dit: "Je le léguerai à celui de mes enfants qui donnera ce nom à l'un de ses descendants." J'ai pensé: "Je peux tricher un peu et le mettre en troisième prénom." Finalement mes parents l'ont vendu pour aller voir ma sœur en Australie.» En revanche, Stanley devrait récupérer un terrain – «3 000 mètres carrés au sommet du mont Saint-Cyr», sur les hauteurs de Cahors – qui appartenait à sa grand-tante Yvonne. «Je compte y installer un banc où l'on pourra lire: "Ici, ma grand-mère et sa sœur, qui jouaient au tennis pour la France, se reposaient."» Il s'amuse: «Peut-être qu'en devenant français je vais me mettre à dire des choses comme "tiens!", "alors!"»

Dans son dossier de naturalisation, il raconte que sa nounou lui lisait « Les malheurs de Sophie »

Pour constituer son dossier de naturalisation, Stanley a montré les preuves de son ascendance française: les actes de naissance de sa mère et de sa grand-mère. Il a raconté que sa nounou belge lui lisait «Les malheurs de Sophie». Il a rappelé ses années de député européen à Strasbourg, cette «ville alsacienne charmante: en mai, dans les villages des alentours – dont les noms se terminent tous par "heim" –, se tenaient des festivals de l'asperge. Impossible alors de ne pas se sentir français!» Il a écrit que deux de ses six enfants (de deux mariages différents) – Jo et Léo – ont étudié à l'Insead, prestigieuse école de commerce à Fontainebleau, se sont mariés en France et que quatre de ses seize (le chiffre fait débat, car Boris est le père d'au moins un enfant non reconnu) petits-enfants y sont nés. Il a aussi parlé des cinq années de son fils Jo comme correspondant du «Financial Times» à Paris. «Si j'avais su que j'avais toute cette quantité de cousins et cousines français, j'aurai pu établir tous mes liens avec la France sans perdre deux ans à constituer mon dossier!» s'amuse le patriarche.

Le soir de la démission de son fils, Stanley dormait dans le domaine d'Anne et Olivier du Boucheron. Il est tombé en admiration devant le château familial et son magnifique jardin potager: «Rendez-vous compte, 35 espèces de tomates et aucune n'est rouge!» Il a dîné avec sa nouvelle famille – ils étaient seize à table. «J'ai été vraiment étonné de réaliser combien de cousins j'avais et combien ils sont intéressants!» Deux jours de pause dans la folie britannique. «Je suis content d'avoir réussi à m'échapper. C'était affreux, c'était la chasse, avec pour cerf Boris», se souvient-il. Il s'interrompt pour déclamer les vers d'Alfred de Vigny: «J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois», incapable qu'il est de passer à côté d'une occasion d'amuser son public. N'a-t-il pas participé, en 2017, à une populaire émission de télé-réalité, «Je suis une célébrité… Faites-moi sortir d'ici!». À l'ombre d'un tilleul, il lit le texte de la démission de son fils. «Je suis très fier de lui. Regardez, il remercie sa famille, c'est sympa.» Il poursuit: «Je suis triste pour lui mais dans mes proches certains respirent mieux: c'est difficile d'avoir un Premier ministre parmi nous.» Surtout ce fils aîné qui a piétiné ses deux grands combats: l'Europe et l'environnement. Il s'en sort par une pirouette: «Le sang est plus épais que l'eau.» Envers et contre tout il le défendra donc. «Boris a fait un très bon travail», assure-t-il aujourd'hui. La page se tourne et ce qui l'embête, ce sont les huées. «C'est ironique et malheureux qu'il doive partir à cause d'une affaire stupide où l'on se demande s'il a bu un verre le jour de son anniversaire.» Avant d'ajouter contre toute évidence: «Boris n'a pas menti.» Empêtré dans des scandales à

Boris a piétiné les deux grands combats de sa vie : l'Europe et l'environnement. « Mais le sang est plus épais que l'eau »

répétition, notamment le «party gate» (ces multiples soirées alcoolisées organisées au 10 Downing Street en plein confinement), pris au piège d'une inflation historique, le Premier ministre a été acculé au départ par sa majorité conservatrice. Un instant, Stanley cesse de rire: «Je suis sous le choc, les gens sont très malpolis, je n'ai pas été élevé comme ça.» De la nouvelle page qui va s'ouvrir, il dit espérer qu'elle permettra «aux anciens liens avec l'Europe d'être renoués». Et là, seulement là, on entend en filigrane une critique du fils prodigue.

Et aussi vite qu'il l'avait quitté, Stanley Johnson retrouve son humour si britannique. Il «regrette» que sa nouvelle nationalité ne soit pas transmissible à ses enfants. «Mais ils peuvent l'obtenir en faisant la légion étrangère!» fait-il mine de se rassurer. On imagine son Boris en képi blanc dans les rues d'Aubagne. «Je pourrais me présenter en tant que député français, embraye Stanley. On pourrait avoir à l'Assemblée nationale En marche et En retraite!» Et ce jeune homme de bientôt 82 ans rit de plus belle. Il s'apprête à partir en Chine avec Max, son cadet. Il veut reprendre la route de Marco Polo comme il l'avait fait à moto dans les années 1960. Pour tenter de dire au monde que «la Chine ne peut pas être un ennemi, que, sans elle, on ne pourra rien contre le réchauffement climatique». Mais, avant son départ, «en tant que membre de la circonscription des Français de l'étranger», il a, dit-il, «l'intention d'écrire quelques lettres sérieuses au ministère français de l'Écologie. Et je vais insister sur la question de l'adhésion du Royaume-Uni à l'Agence européenne pour l'environnement». Il sait que c'est possible, c'est lui qui a écrit les statuts il y a quelques décennies, dans un bureau à Bruxelles. Lui, le plus français de tous les Johnson.

Caroline Fontaine

*** « Stanley, I Presume », de Stanley Johnson, éd. 4th Estate, paru en 2009.**

1. Avec sa cousine éloignée Anne du Boucheron, devant le portrait du baron Jean-Joseph Arnous Rivière, leur ancêtre commun, acquéreur du château en 1801.

2. Dîner familial avec une partie des seize cousins français.

3. Sur une Triumph anglaise, l'une des nombreuses motos collectionnées par Olivier du Boucheron, mari d'Anne, l'héritière du domaine.